

Françoise Rey

# Marcel Facteur



LIVRE NUMERIQUE

*collection*

# Marcel Facteur

Françoise Rey

© Editions Livrior pour la version Numérique, Mai 2010  
ISBN : 2-9156-2963-3 Vers.PDF  
Crédits Photo de couverture : © Lev Dolgatsjov - Fotolia.com



3, place de la fontaine  
38120 Le Fontanil  
[www.livrior.com](http://www.livrior.com)

*A tous les facteurs qu'on attend derrière la fenêtre,  
A tous les Marcel, pleins de frousses, d'élan, de contradictions et de rêves,  
A Marcel Facteur qui a inspiré, permis, souhaité et redouté ce livre.*

8 septembre 1994

Pluie froide. Première flambée dans la cheminée. A la veille de ma vingt et unième rentrée, je pense à toi. A toutes les rentrées que tu as éclairées de ton naïf regard bleu, à tes éclats de rire de gosse, à notre belle histoire d'amitié et de tendresse, qui n'est pas finie, qui ne finira pas, mais qui n'est plus la même, parce que tu es parti là-bas, sur le plateau où le vent peigne les lavandes, et moi venue ici, dans la grande maison où tu n'as jamais apporté le courrier. Te rappelles-tu, Marcel, notre toute, toute première rencontre ? J'étais entrée précipitamment au bureau de poste de Saint-Laurent.

En lieu et place de l'habituel receveur, j'ai découvert un jeune type inconnu, à la physionomie plutôt avenante. Une sorte de sosie imparfait de Dussolier, souriant et disponible. Je t'ai demandé bêtement : « Vous venez d'arriver ? Je ne vous ai jamais vu ! » A quoi tu as répondu très vite : « Ah, mais je ne vais pas rester longtemps... Je vous dis ça parce que... parce que... » Tes yeux se sont mis à bouger, comme si tes prunelles cherchaient, dans tous les coins de la pièce, le terme approprié. J'ai ironisé :

« Vous avez peur que je ne m'attache ? »

Tu as eu une expression extraordinaire de franchise simple, et tu as seulement dit « Oui ».

Un peu plus tard, une déplorable et intempestive entreprise d'épilation m'a ravagé la lèvre supérieure, où se sont mis à fleurir d'énormes abcès qui, je l'aurais juré, me défigureraient. J'ai commencé par me terrer chez moi, protégée par un arrêt de travail en bonne et due forme. Mais le miroir m'attirait cent fois par jour, et cent fois par jour ayant essayé d'impossibles camouflages avec tous les fonds de teint, pommades et crèmes imaginables, je baissais des bras désespérés. Un après-midi, étrangement, je me suis souvenue de toi, de ton œil bleu pacifique et doux, de ta solitude un peu effarée derrière la vieille banque de ton bureau. La poste était encore fermée. J'ai sonné. Tu m'as ouvert, tout surpris, hospitalier quand même, le bras gauche arrondi pour m'accueillir, les sourcils interrogateurs.

J'étais tout près des larmes.

« Je suis venue me faire payer le café. Vous avez vu ce qui m'arrive ? »

Tu m'as regardée, tu as répondu « Non ».

Voilà, Marcel Facteur, deux monosyllabes de poids dans notre histoire. C'est ce « oui » d'abord, plein d'insolence tranquille, puis ce « non » sincèrement étonné, qui m'ont fait t'aimer si fort, tout soudain, et à jamais. Après, il y a eu beaucoup, beaucoup de mots entre nous. Mais ces deux-là, il fallait les trouver. Le reste est littérature.

Aujourd'hui, Marcel Facteur, tu me manques. Parfois tu téléphones, pour annoncer que tu vas rappeler, pour bredouiller, rire, ne rien dire, promettre, jurer, t'excuser, faire des « heu ! » et des « peut-être », déplorer, invariablement, de ne pas trouver les mots, de manquer de vocabulaire, pour regretter surtout d'avoir troqué ta petite poste de Saint-Laurent vétusté et charmante contre des responsabilités qui t'oppressent et qui, je le sais, doivent te faire boiter plus fort.

Parfois aussi, tu viens. Rarement quand on t'attend. Comme avant, tu laisses ta voiture au petit bonheur, tu frappes craintivement, tu espères presque qu'il n'y aura personne. Tu te diras après « c'est bien fait pour moi, je n'avais qu'à prévenir ». A tout hasard, tu abaisses la poignée de la porte. Hi n'entres qu'à moitié, n'appelles que tout bas. Et quand on te découvre enfin, quand on s'exclame, qu'on accourt vers toi en te tendant les bras, tu ris d'embarras, tu danses d'un pied sur l'autre, profères quelques syllabes incohérentes, et pars à reculons vers ta voiture pour rapporter le nougat, le vin, les fleurs que tu n'avais pas pris tout de suite, par superstition, par timidité.

Marcel Facteur, je t'aime. J'aime être seule lorsque tu arrives, chargé de présents et de pudeurs, empêtré de rêves. Je me serre contre toi, reconnais des mains et du nez ton grand corps que la conjugalité a légèrement épaissi, et ton odeur si familière. Tu me cites chaque fois une eau de toilette différente, mais tu sens toujours la même chose, un parfum d'air vif et de foin, de sueur animale et saine. Tes gestes de paysan gauche et solide s'arrondissent autour de moi, tu me berces contre ton ventre et ta poitrine, je vois la peau blanche de ton cou puissant dans l'échancrure de ta chemise ouverte, je sens l'étoffe rugueuse de ton jean contre mes cuisses, j'ai envie d'écouter nos corps se dire qu'ils se reconnaissent et se désirent sans urgence...

Tu me donnes des nouvelles sommaires de ta récente petite famille, tu ne t'assois pas, tu piétines sur place en te frottant les mains, sollicité déjà par tant d'autres ailleurs qui t'appellent et t'effraient. Déjà tu parles de repartir, seulement un moment, de revenir ensuite, tu restes finalement, tracassé d'incertitudes, résigné, d'un haussement d'épaules fataliste, à ne pas accomplir le programme prémédité, plein de soupirs et d'envies contradictoires.

Si je veux te garder tout à moi, sans te voir trépigner d'hésitation, c'est facile : Marcel, gentil obsédé sexuel, je te raconte des choses suavement abominables, et tu roules de gros yeux avides, tu ouvres la bouche, tu m'encourages d'exclamations incrédules et de petits bêlements ravis, tu ne penses plus à ceux de Saint-Laurent, que tu devais passer voir, ni à personne. Tu refuses le verre que je te propose, tu ne veux boire que mes paroles, je t'abreuve de confidences éhontées, je t'offre un flot de fantasmes allègres, et te voilà songeur, ébloui, tout transporté de visions magnifiques et obscènes. Alors tu dis : «Ça y est ! », tu écartes les bras, tu fixes d'un regard plongeant, égayé et contrit cette partie de toi-même si prompte à l'émotion, et, mon dieu, où est le mal, Marcel rêveur? Tu bandes...

Notre histoire, ce fut tout de suite cela. Ce jeu tendre entre nous, cette provocation de mes mots, de mes gestes, et ta béatitude à peine révoltée, à te laisser bousculer. J'ai su à ton premier regard levé sur moi, de derrière le comptoir de la poste, qu'inconsciemment, tu m'attendais. Plus tard, quand j'ai frappé chez toi, j'escomptais déjà ta panique joyeuse, et l'apaisement que j'en retirerais. Te chambouler, moi si laide avec mes gros boutons, te déboussoler, adorable Marcel, m'était plus nécessaire que la pénicilline dont je me tartinais. Je revois la scène avec une exquise précision.

« Je suis venue me faire payer le café. Vous avez vu ce qui m'arrive? »

Tu as des yeux tout ronds, tu ouvres la bouche, les bras, tu dis «non» d'un air ahuri, puis l'égarement te prend, tu traverses en deux enjambées la poste devant moi, tu dis encore :

«Oui, heu, c'est que, bien sûr, oui, oui, je ne m'y attendais pas, mais c'est une bonne idée ! Je vais ranger un peu ! Entrez, entrez ! »

Tu es déjà dans la cuisine, tu tournes sur toi-même, vires, perds la tête, attrapes une assiette sale, la reposes, presses l'éponge en commentant :

«Je n'ai pas fini de m'installer. Du café! J'en ai! Mais des tasses ??? »

Tout te bouleverse, la recherche du sucre-où, où le sucre ? -, des cuillères - ah ! en voilà une ! -, le branchement de la cafetière - débrancher d'abord la radio, « Moi, sans la radio... » -, la tapisserie où tu suis mon regard.

« Oui, c'est là que je vis, mais, bon, je m'en irai bientôt. »

J'ai interrompu ton flot d'excuses, je devais être sinistre.

« Non, vraiment, vous ne trouvez pas mes furoncles hideux ? ». Tu as lâché le robinet, t'es retourné, ingénu : « Quels furoncles ? » En partant, je me sentais légère. Je riais. « Qu'est-ce que vous devez penser ! » Tu as protesté, mains ouvertes, regard candide, phrases haletées :

« Moi, moi ? Mais une visite comme ça... c'est trop ! Je vais y penser tout l'après-midi, moi, vous ne me connaissez pas. Il ne m'arrive jamais rien ! C'était une très bonne idée de venir. Revenez quand vous voulez. Mais prévenez, que j'aie le temps de préparer ! »

Tu as eu un coup d'œil penaud pour la cuisine, pardessus ton épaule. Tu as ouvert la porte.

« Tout l'après-midi, je vais rêver ! Un type comme moi, à qui il n'arrive jamais rien ! »

Modeste et charmant Marcel ! Tu venais pendant plus d'une heure de me raconter à ta façon, avec tes mots trébuchants et tes phrases tronquées, une histoire d'amour violente, cinématographique à force de cahots et de déchirures... Encouragé par mon écoute, mon aisance à te souffler le mot que tu cherchais, ma promptitude à disséquer, à deviner, tu avais commencé une confession qui ne devait jamais finir. Et moi, ravie de te surprendre, charmée de ton trouble, qui n'osais encore que des regards hardis et des termes raisonnablement crus, je suis devenue, pour toujours, l'agitatrice douce et brutale, qu'on redoute et qu'on espère, la confidente, l'accoucheuse de tes souvenirs, l'historienne de ta vie, le témoin de tes amours. Marcel Facteur, mon héros balbutiant et si vite affolé, ce jour-là, je me suis promis d'écrire ton livre-

Tout petit déjà, tu me l'as raconté, tu es à l'écoute. Pourtant on ne parle pas, chez toi. On travaille, on souffre, on vit, on meurt sans rien dire. Dans la grande ferme inconfortable, toi, tu t'occupes des vaches. Ce sont elles qui te parlent. Avec leurs gros yeux lents, leur corps nonchalant, l'hypnotique balancement de leur queue, sur la route où tu les suis, serein. Tu comprends leur langage, sais traduire leurs mouvements de tête, les frissons de leur pelage beige, l'agacement de leurs oreilles où vibrent les mouches. Parfois, elles courbent la nuque, appellent d'une voix rauque. C'est que l'orage proche les inquiète. Parfois le taureau leur manque, tu saisis leur nervosité, ces grandes ondes qui courent sur leur flanc comme le vent dans l'herbe. Les longues journées chaudes, elles cherchent l'ombre et la fraîcheur du pré sous leur panse. Elles te laissent tranquille, à rêver sans fin. Tu écoutes alors les bruits et le silence, le cri des insectes de l'été, le froissement rapide d'une aile dans un buisson. Tu écoutes la vie, simple et bonne, qui coule autour de toi et en toi. Souvent tu te livres à un cérémonial lent et soigneux, tu couches des gerbes arrachées en un creux de rocher, comme pour te faire un nid. Tu t'entoures de mousse, de feuilles tendres,

tu ajoutes des pierres aux murs naturels de ton abri, tu fignoles amoureusement l'endroit, et enfin, très solennellement, très précautionneusement, tu te déculottes, et libères sans hâte l'envie, bien mûre, bien lourde à présent dans ton ventre, tu chies avec un bonheur majestueux sur ton trône de verdure, seul, grave et heureux sous le ciel bleu...

L'école ne t'intéresse pas. Prend ton temps sans retenir ton attention. De ton banc, tu imagines le monde, le sourd travail de la nature, sous les champs blancs de givre, et les jours de pluie, tu songes aux jardins, aux récoltes futures. Tu es un doux cancre timide, inoffensif et muet au fond de la classe. Chez toi, on accepte sans s'étonner que tu ne brilles pas, tu n'es pas doué, voilà tout. Un petit paysan scolarisé par obligation, mais voué à la terre et aux bêtes, et utilement préoccupé de son troupeau quand les vacances reviennent...

Mais parce que le maître est « mauvais », parce que tes parents ont eu avec lui des relations épineuses, on te fait quitter l'école du village pour te placer à trois kilomètres de là, chez une grand-tante. Nouvelle école, nouveaux travaux. A Contrevoz, tu as dix ans, et, la classe finie, tu travailles comme un homme, à la grange, aux prés, au jardin, à l'étable. Pourtant l'univers des femmes se met à te fasciner. Tes cousines, destinées aux tâches ménagères, tu les regardes avec envie. Souvent tu te rues sur le balai ou sur la vaisselle à leur place, tu voudrais les devancer, les supplanter. Leurs mains, leurs gestes te semblent en possession d'un pouvoir solennel et magique, tu convoites leur énergie méthodique, leur précision et leur rapidité pour essuyer les verres, préparer le café, ranger les cuillères, battre un tapis... Il y a dans leur cuisine, une poésie pleine de bruits familiers et rassurants, pleine de parfums qui t'exaltent...

Et puis Paulette... Paulette dont tu ne sais même pas si elle est jolie, mais que tu aimes à pleins yeux, à pleins silences. Son coude contre ton coude, au bureau où la maîtresse vous tolère côte à côte, son odeur de petite fille, si différente de ce que tu as connu. Est-ce sa peau qui sent le plus, qui exhale des fragrances mêlées de savonnette et d'eau de Cologne ? Ou bien ses cheveux, que la pluie a mouillés tout à l'heure ? La laine de son pull-over, qui fleure le chaud, l'intime ? Son haleine aussi t'endort de volupté quand elle chuchote à ton oreille de petits riens magnifiques. Elle se penche vers toi « regarde ma gomme ! ». Elle a mordu dedans, l'entaille est parfaite, on voit la trace nette de l'incisive. Toi, tu résistes au désir de manger la gomme entière, et de boire à la bouche de Paulette, de boire la bouillie de gomme mélangée à sa salive. Tu ne réponds rien. Tu poses le bout du doigt sur la douce blessure, plus blanche que le reste de la gomme. Derrière, ça recommence. Ils ricanent encore : « Hou ! les amoureux ! » A la récré, à la sortie, dans le village, partout on vous rencontre ensemble. « Hou ! les amoureux ! » Et vous haussez les épaules, heureux, dans le fond, qu'on vous marie ainsi, heureux que votre amour éclate aussi fort, heureux et un peu penauds.



Le jeudi, ton nouveau copain Pascal t'attend parfois à la boulangerie de son père. Vous pesez la farine, vous remplissez les sacs en papier d'un kilo. Au bout d'un court moment, vous chahutez déjà. Le soir vous trouvez tout blancs et rigolards. Ce n'est pas pourtant la rigolade qui t'attire le plus chez Pascal. Ce sont les odeurs de gâteaux et de pain, et cette légèreté, cette suavité de la farine où tu plonges des doigts extasiés. Tu es un sensuel, Marcel, et tu n'en sais encore rien.

Tu vas rester trois ans en pension chez ta tante à Contrevoz. De temps en temps, tes parents viennent te voir. D'autres fois, c'est toi qui retournes à Cheignieu à vélo. Là-bas, oubliées Paulette et sa douceur murmurante, tu t'éprends d'Isabelle. Cette fois, tu es un amoureux plus averti. Tu as remarqué qu'Isabelle rime avec « belle ». Tu lui as pris un ruban. Tu souffres de l'attendre et vis de l'espérer, parce qu'elle est citadine, et ne vient à la campagne que le dimanche. Tu la guettes, tu l'appelles. Elle est plus petite que toi. Elle a de jolis habits, des chaussures propres qu'elle ne pose pas n'importe où. Elle se promène avec toi un petit moment. Toi, pour avoir une contenance, tu mènes ton vélo d'une main. Tu lui ramasses une fleur, une pomme. Elle rit de l'offrande, qu'elle méprise. Elle a sa timidité, elle n'ose pas croquer dans le fruit, ni garder la fleur. Tu shootes dans la pomme jetée comme pour avouer que tu te trouves idiot, qu'elle a raison, que tes cadeaux sont misérables et bêtes. Un jour, à ton appel devant sa maison, c'est son aînée qui répond. Elle sort d'un pas décidé :

«Laisse ma sœur tranquille ! Tu ne crois tout de même pas qu'elle va épouser un bouseux ? »

Le mot te salit l'âme, roule dans ta tête comme la pomme dédaignée, flétrit ta tendresse. Tu ne l'oublieras jamais. Tu rentres chez toi sans penser à monter sur ton vélo, surpris d'avoir si mal, comme étourdi de tristesse.

A dix ans, te voilà encore pincé. Cette fois, c'est du sérieux, c'est une femme que tu adores dans l'ombre. Minou. Dix-sept ans, fille de militaire. Une créature ravissante qui sait s'habiller pour plaire. Elle porte des pulls chaussettes si moulants qu'on voit le bout de ses seins. Les garçons se poussent du coude quand elle passe, hypnotisés par son cul qu'elle roule en marchant. Toi, bien sûr, tu restes discret, tu ne te declares pas, même si les grands te chahutent un peu, quand ils vont retrouver Minou. «Alors, Marcel, c'est ton tour?» Ils font semblant de t'inviter au régal et puis tu les connais, à la dernière minute, ils vont te repousser d'une bourrade en éclatant de rire. Tes grands frères, eux, font partie des privilégiés qui se « tapent » Minou. Après, ils commentent, comment elle met la langue en embrassant, comment elle ouvre les jambes, et la profondeur vorace de sa chatte, et combien de fois elle en redemande. Tu ne comprends pas tout, seulement qu'un mystère gluant les attire vers Minou, et qu'ils s'en moquent après, avec des mots orduriers. Toi, tu rôdes, mine de rien, autour de leurs réunions. Sitôt remarqué, sitôt exclu. Alors tu cultives l'art de te faire oublier, tu

laisses traîner tes oreilles et tes rêves, tu glanes ici et là des vocables étranges : « foutre », « mouille », et tu voues à Minou un culte naïf et troublé. Pour imiter les grands, tu t'entraînes à fumer, tu façannes d'ignobles cigarettes avec de l'herbe sèche, et tu t'étouffes en solitaire, les doigts savamment repliés sur la tige âcre qui se consume. Au bord de la nausée, un vertige te prend, tu penses : « Minou! Je t'aime ! » Tu crois chavirer d'amour, ce n'est que la révolte de ton estomac qui va se retourner. Tu es livide et tremblant, romantique à souhait : « Minou ! » Tu dégueules enfin, à genoux. L'amour, c'est terrible.

A force de discrète assiduité quand les grands discutent, tu finis par faire partie de leurs décors. Ils t'admettent à présent dans la grange à Dépré, où on a remisé une vieille guimbarde hors d'usage. Tu prends le volant, pour un voyage onirique. Derrière toi, un rideau te sépare des passagers. Tu transportes à ton bord Minou et ses galants. Combien sont-ils là-dedans? Tu l'ignores. Tu tires sur le volant, à droite, à gauche, tu manipules le levier de vitesse, tu simules, à bouche fermée, le ronronnement du moteur. Derrière, il se passe des choses énigmatiques. Tu entends des exclamations étouffées, des soupirs, parfois le rideau se soulève et te frôle, tu sens comme les frissons d'une lutte dans ton dos. Que font-ils ? La curiosité à vrai dire ne te dévore pas. C'est peut-être que, au fond, tout au fond de toi, quelque chose a compris, quelque chose qui s'alarme et qui gonfle, qui te tient chaud, qui te rend lourd, qui t'emmène, par le ventre, au pays du plaisir. La voiture est un univers clos et protégé, un nid à rêves, tu danses et rebondis sur les coussins défoncés, tu fouettes ton émoi aux ressorts complaisants. Quelle odyssée! Ton cœur tambourine dans ta culotte, et c'est une drôle de baguette qui bat la mesure du voyage... Sans imaginer ce qui se passe derrière toi, tu te répètes « Minou ! Minou est là », et une force impérieuse t'ouvre les genoux, te bombe le ventre. Ça aussi, comme l'envie de vomir, tu crois que c'est l'amour.

A renifler toujours dans le sillage des grands, à humer leurs secrets, tu fais des découvertes. Tes frères possèdent une collection de bandes dessinées très spéciales. Ils ont beau les fourrer dans les endroits les plus variés de la maison, tu les déniches avec un flair infailible. Les pages défilent sous ton pouce fiévreux. Tu entrevois des graphismes délirants, des formes exaltantes. Les femmes ont des seins énormes, des tailles lilliputiennes, des fesses rondes comme des planètes. Elles s'offrent au fil des histoires, jambes hautes, ou culs élargis, leurs bouches épaisses appellent la violence, leurs cheveux volent dans la valse des étreintes, leurs prunelles jettent des éclairs. Debout dans l'entrebâillement d'un placard profané, tu n'en crois pas tes yeux, feuillettes de plus en plus fébrilement, piégé par les courbes hallucinantes, l'insolence sensuelle des gros mamelons dardés. Ton ventre devient lourd, descend tout entier dans tes couilles, ta queue se lève douloureusement dans ton slip trop serré, électrisée par des millions de fourmis féroces... Tu planques ton butin sous ton pull, refermes la cachette. Tout à l'heure, tu prendras ton temps pour tout voir, dévorer chaque dessin,

apprendre par cœur le moindre repli, le moindre méandre, le moindre rictus gourmand de ces femmes de papier sans pudeur ni limites... tu te diriges, comblé par la promesse d'un moment intense et féérique, vers la cabane du jardin. Des latrines sommaires, une planche de bois trouée sur un tonneau, et autour, les lattes disjointes des quatre murs, imprégnées d'une odeur déliquescence, torride, fabuleuse. Là, tu t'installes, pantalon et slip aux genoux, et ta queue qui n'a pas désarmé monte toute droite à l'assaut de ton pull, où elle s'agite par à-coup, redressant la tête comme une bête en alerte. Tu n'ouvres pas le journal tout de suite. D'abord, la couverture, ses couleurs abâtardies sur le papier médiocre. Une bacchante révoltée écarte des cuisses rondes, et sa chevelure pendante balaie, dans son offrande, ses reins de belle jument.

Entre les cuisses, rien de précis, un fouillis de petits traits noirs, un gribouillis hérissé qui te captive. Tu poses la langue sur l'endroit. Goût de papier journal, d'encre, mêlé aux effluves du cabinet. Ta queue caracole. A la première page, tu lui concèdes la récompense attendue : entre le pouce et l'index de la main droite, tu la prends par la peau du cou, d'un pinçon ferme que tu relâches et resserres tour à tour. Ça lui étrangle le museau, et elle aime ça. Tu poursuis ta contemplation, les yeux rivés, entre deux brefs regards à travers les mauvaises planches du cabanon, sur les anatomies de ces belles cavales délurées. Souvent, elles sont plus nues que nues, sanglées de porte-jarretelles, de corset, attifées de guêtres, de gants, et leur soutien-gorge satanique laisse apparaître le bout survolté de leurs famines boudoirs. Ta bite ponctue et approuve, de brèves saccades, chaque émoi nouveau, chaque découverte sublime. Tes doigts sur elle sont de plus en plus complaisants. Dans la friction, elle laisse échapper une odeur intime, un peu acide, qui n'appartient qu'à toi. Dehors, le jardin est toujours désert. Ou alors quelqu'un est là, penché sur les salades, ta mère, une de tes sœurs, on ne te soupçonne pas, ton cœur bat, tu vas exploser de volupté au milieu de tous ces relents mêlés, la vieille pisse, la merde en fusion, l'encre de la revue, l'haleine de ta queue subjuguée... La pénombre te protège, noie un peu les contours lascifs de tes muses en folie, voilà qu'un homme surgit à la quatrième page, casquetté, botté de cuir, il va les fouetter, les traite de chiennes, ça, tu l'as bien lu, l'insulte t'a sauté à la rétine, et voilà que cet homme, c'est toi, Marcel, tu serres ta queue comme une cravache, elles vont déguster, ces chiennes, tu es leur maître, tu vas les mettre à genoux et frapper leur gros cul de salopes, une divine colère te prend à la gorge, aux couilles, tout remue en toi... Quelle sensation grandiose ! Quelle ivresse, quel brûlant bonheur !

Mais on t'appelle là-bas, on te cherche... L'heure n'est pas encore venue du total éclatement. Tu remballes en hâte ton plaisir incomplet, ta queue gorgée, rétive, qui résiste aux boutons de la braguette ; en cheminant, tout engourdi, vers la maison, tu sens le magazine froufrouter sur ton cœur, remuer comme une aile captive, dégager une tiédeur douce. Comme elles sont chaudes, tes femmes de papier, comme elles sont vivantes contre toi ! Au lit, ce soir, tu les retrouveras,

rien qu'en fermant les yeux, et, sous les couvertures, tu les battras encore de ta verge odorante et têtue...

Un jour, au cabinet, tu connais une exaltation plus terrible encore que de coutume. Tu es là, dans ton recoin obscur dont les remugles te bercent, et dehors, on s'agite, presque sous tes yeux. Tes frères chargent leur voiture, ils s'appêtent à un voyage. Tu suis leurs allées et venues d'un regard discontinu, posé alternativement sur les pages de ta revue. Tu passes sans transition des splendeurs de la chair aux mesquines péripéties des préparatifs fraternels. La famille est réunie pour conseiller et commenter... On t'a oublié. On t'ignore. De te savoir si près d'eux et, en même temps, si invisible, si protégé, te bouleverse. Tes doigts sur ta queue deviennent fous, plus rapidement que de coutume ; leur frénésie t'étonne d'abord et te déplaît. Ils vont trop vite et trop fort, ils gâchent la montée de la joie, sa gestion délicatement équilibrée au fil des pages. Et puis tu t'abandonnes à leur autorité, sans force pour lutter, dépassé, submergé par leur savoir. Ils turlupinent ta queue avec une célérité démente, tu sens en toi la naissance d'une vague terrible, qui va t'engloutir, tes doigts serrent, lâchent, serrent, lâchent la peau de ta bite furieusement, on dirait du morse, un message échevelé, un appel de détresse, un SOS. de plus en plus urgent, c'est sûr, tu es en perdition, il va t'arriver quelque chose d'abominable, de terrifique !!! Ça y est ! C'est arrivé, tu viens de lâcher un jet blanc, en voilà un autre, un autre encore, tu pisses du lait concentré, ta main mouillée, ta cuisse engluée, ta bite émerveillée, ta bouche tordue, ton cœur chambardé, ton ventre incandescent, tes reins bienheureux, tes couilles béates, ton cri retenu, ton souffle suspendu... Tu as joui, tu as juté, ça s'appelle comme ça, c'est ainsi qu'ils disent, les autres, les grands, et, mon dieu, mon dieu, tu es un enfant perdu, un horrible salaud, la bouillie crachée va germer, tu sais qu'on en fabrique des bébés, tu t'es engrossé tout seul, pauvre Marcel, si honteux, si sale, si hagard, si ébloui, si accablé de plaisir... Plus jamais ! Plus jamais ! Si tu en réchappes, si tu survis, si ta turpitude demeure secrète, c'est juré, plus jamais tu ne recommenceras !

Deux heures après, l'infect cabanon te revoit pantelant, torturé de joie, habité de terreur, et sitôt libéré, priant : « Mon dieu, c'est trop bon, ne me punissez pas !... » Et toutes les nuits et tous les jours suivants, partout, à la grange, dans ton lit, dans les chiottes de l'école, l'incroyable fièvre t'envahit, te secoue, te harcèle, te vide pour te reprendre encore... Tu as quinze ans. L'obsession du plaisir et sa quête effrénée se sont définitivement emparées de toi. De la chimère, tu es passé à son semi-accomplissement : Marcel rêveur vient d'être promu Marcel branleur.

Curieusement, les filles disparaissent de ton horizon. Tu n'es plus amoureux. Les secousses que tu t'octroies monopolisent tes espérances. Tu es devenu un consommateur acharné de dessins érotiques, d'images lascives, de scenarii cochons. Le texte, tu t'en fous. Tu t'impatientes à déchiffrer plus d'une ligne à la